

GUYANE



À 40 KM DE CAYENNE,
au milieu d'un marais
de 100 000 hectares,
le radeau d'aluminium flotte sur
une mare longue de plus
d'un kilomètre, ignorée
des cartographes.
Sur cette plate-forme
exiguë (6 mètres sur 4),
10 personnes travaillent
et dorment en hamac.

Les secrets de la mare aux caïmans

Par Maurice Soutif

Nul ne peut franchir, ni à pied, ni en bateau, le gigantesque marais de Kaw, en Guyane française. Pour étudier l'écosystème de cette ultime « zone blanche » du globe, des scientifiques y ont largué un radeau. Reportage avec ces robinsons, cernés par les caïmans noirs.

QUAND IL N'EST PAS CHASSE, le caïman noir (*Melanosuchus niger*) atteint 6 mètres de long. Absolument naïf, ce spécimen vient observer les chercheurs. Son œil est ici voilé par la membrane nictitante, une paupière transversale.



Luc Réson



Le 4 décembre 2001, en Guyane, les caïmans noirs sont médusés. Un hélicoptère ferraillant agite leur mare. Il largue un radeau, une barque en aluminium et une poignée de bipèdes inconnus. Long de six mètres, le plus vieux des caïmans n'a jamais vu un homme. Invisible sur les cartes, bien que longue d'un bon kilomètre, la mare où il règne est coupée du monde par cent mille hectares de « pri-pri » : le marais tremblant de Guyane. Du bord de l'océan au pied de la montagne de Kaw, ce tapis flottant de hautes herbes monte et descend avec les pluies et les crues. Inaccessible à pied ou en bateau, il se déchire çà et là en chenaux et marigots. À 40 kilomètres de Cayenne, l'IRD (Institut de recherches

pour le développement) explore ainsi la plus vaste réserve naturelle de France. La nuit venue, le reptile géant soulève d'un coup de reins le canot des explorateurs. Il les suit partout. À la proue, glissant parmi les nymphéas épanouis, l'herpétologue Benoît de Thoisy repère à la torche les yeux qui brillent. Il compte les gros caïmans, capture, mesure et marque les petits. Ils sont des centaines. « Cette population est l'une des dernières intactes d'Amérique, où 99 % des caïmans noirs ont disparu au XX^e siècle. » Daniel Guiral, le chef de cette exploration, a eu le nez creux en lançant ici son radeau. « Tel le fameux *Radeau de cimes* qui explore les canopées, ce radeau est un laboratoire pluridisciplinaire. » La nuit, de leurs hamacs pendus au bastingage, les chercheurs ►



Après les pluies, le tapis vert du « pri-pri » flotte sur un lac qui relie les mares.

► écoutent les caïmans qui frappent. Michel Blanc doit parfois les repousser avec une trique de bambou. Alain et Jean-Claude, les techniciens de l'IRD, se hâtent de poser un grillage. Mois après mois, l'hélico déposera sur la plate-forme exigüe (6 mètres sur

4) de nouvelles équipes de spécialistes. Écologiste et hydrobiologiste, Daniel assure seul la synthèse.

D'abord, éclairer la genèse du marais de Kaw. Sur la colline proche, voilà 3500 ans, de mystérieux Amérindiens ont gravé sur un rocher des silhouettes de serpents. Le marais existait-il alors? Daniel me montre au sud la montagne couverte d'une sylvie somptueuse.

« Il tombe là-haut de 3 à 5 mètres de pluie par an. » Le marais est-il alimenté par ce seul versant nord, visible d'ici? Ou bien par la rivière de Kaw, qui dévale du versant sud, invisible d'ici, puis revient cerner le « pri-pri » d'une boucle paresseuse?

Et le marais, s'il déborde, se déverse-t-il dans la rivière dont nous sillonnons l'embouchure océane, frangée de mangroves, où le courant des Guyanes aligne en bancs mouvants les vases que l'Amazone arrache aux Andes par centaines de millions de tonnes? Chaque année, ces bancs de vase, longs d'une trentaine de kilomètres, dérivent de 900 mètres, barrant, déviant sans répit le tracé de l'estuaire. Le marais naît de ce conflit des reliefs, des éléments et des palétuviers. Pour démonter, expliquer cette « horlogerie liquide », Daniel relève à chaque instant la pluviométrie sur la montagne, la rivière, le marais, puis minute partout la montée des eaux. En saison sèche, de septembre à décembre, les marigots se rétractent, concentrant reptiles et poissons. Le « pri-pri » repose alors sur une tourbe spongieuse, qui happe le marcheur.

Avec les pluies, revient le temps des amours et du frai. Les mères caïmans pondent sur les îles ou les berges. Après l'éclosion, elles défendent leurs bébés contre les mâles



LA GRANDE AIGRETTE (en haut) niche au bord de la forêt-galerie. Image rarissime, l'éclosion d'un héron-agami (ci-dessus), espèce farouche et nocturne, qu'observe de loin (à droite) un ornithologue incrédule.





L'HOAZIN (ou hoatzin), unique oiseau ruminant, niche dans les bosquets de « moutouchi » (*Pterocarpus officinalis*). Son poussin, armé de griffes aux ailes, grimpe aux arbres pour échapper aux caïmans.

Luc Bégin



cannibales. Bientôt, le « pri-pri » flotte sur un lac unique, reliant toutes les mares. C'est l'époque où les alevins et les jeunes caïmans se dispersent. En février, il pleut jour et nuit. Les botanistes Jean-Jacques de Granville et Françoise Crozier fouillent en barque les mares où dérivent des radeaux de tourbe, fougères et cypéracées, allégés par des bulles fétides. Sécateur en main, ils sillonnent un labyrinthe de « pinotières », des palmeraies inondées, et de forêts galeries. Selon la hauteur d'eau, la salinité, la qualité des sédi-

ments, Granville y distingue 14 formations végétales! Sa mission y recense « deux nouveautés pour la Guyane: la liane *Behmeria namiflora* et un houx *Ilex* sp encore inconnu ». Denis Barabé, expert canadien en visite, me présente une originale: « La fleur de ce *Montrichardia arborescens*, un arum géant, s'échauffe la nuit de 5 à 10 °C, ce qui attire les insectes ».

Autre mérite, son feuillage nourrit l'hoatzin, cet incroyable oiseau ruminant dont le poussin, tel l'archéoptéryx, porte des ▶



Luc Bégin

INVISIBLES DES OISEAUX,
chercheurs et cinéastes
se relaient 24 heures
sur 24 pour observer, de la
régie cinéma, les colonies
d'oiseaux nicheurs.

► griffes aux ailes. Parfois, un poussin, tombé à l'eau, se rattrape aux branches et remonte, plus vif qu'un lézard. Le moindre « plouf » rameute les caïmans. Autour du marigot, va et vient un ballet de hérons, aigrettes, savacous, bihoreaux, anhingas et cocois. Ils charrient des branches et des brindilles. Chaque espèce, observe Daniel, bâtit son nid en démontant ceux de ses voisines.

Soudain, en avril, un arrivage inédit déchaine la passion des ornithologues :

« Le héron agami, un très rare échassier nocturne, niche en foule dans la forêt-galerie ! » En vingt ans d'Amérique tropicale, Olivier Tostain en a vu quatre. On comptait douze couples au monde. « En voilà plus d'un millier dans le bosquet de *Pterocarpus* ! » Sans ce radeau de l'IRD, leur plus grande colonie serait restée invisible.

Au crépuscule, ils décollent. Avant l'aube, ils reviennent dégorger leur pêche dans le bec de leurs petits affamés. Sous leurs nids, l'ouïe aux aguets, les caïmans grouillent, gobant la moindre omelette... Mine de rien, ils sont les gardiens de ces couvées que pillent d'ordinaire les singes, les rongeurs, les serpents. En mai, entre amours, festins et combats, la gent ailée fait un ramdam de tous les diables. Sur le radeau, on ne dort guère plus.

Sous l'eau, en juin, les ichtyologues fouillent d'autres mystères. Daniel Guiral a demandé à François Meunier, du Muséum, de recenser les poissons du marais, régime de base du caïman. Depuis des années, ce professeur confesse dans la rivière de Kaw un drôle de paroissien : l'atipa bosco (*Hoplosternum littorale*).

Boucané, l'atipa fait les délices des gourmets guyanais. Vivant, il captive les biologistes. Car ce poisson-chat excentrique respire hors de l'eau grâce à un poumon... dérivé de son intestin. Il bâtit des nids flottants où il invite un harem de pondeuses délurées. Elles lui tapotent le bas-ventre pour recueillir son sperme dans leur bouche et en féconder leurs œufs. Meunier, l'expert, a appris à lire l'âge du mâle en comptant les cernes de ses épines pectorales. Il rêve de comparer l'effectif de la mare à celui de la rivière. Car il soupçonne les villageois de Kaw de « surpêcher » leur poisson favori. « En mangeant les plus gros, ne sélectionne-t-on pas les mâles nains ? »

Dans le marais, l'ichtyologue jette ses filets, que les caïmans emportent ou déchirent. Sous les nénuphars, il prend le menu fretin à l'épuisette. Obstiné, il trempe ses lignes,



Soudain en avril, une foule de hérons nocturnes colonise la forêt-galerie.

amorçant « au Mystic, l'appât bien connu des pêcheurs, et à la Vache-qui-rit ». Au total, il recensera 25 espèces, dont un piranha herbivore (*Methymnis argenteus*) et un féroce « patagaï », sorte de brochet qui lui mord le doigt. Mais pas la queue d'un atipa ! En saison sèche, Meunier n'aura pas plus de succès. Pourquoi le poisson emblématique de Guyane serait-il absent de la mare ? « Seuls, peut-être, les caïmans le savent... »

Fin novembre, les mâles rugissent, sentant venir la saison des pluies et du rut :

« Rauk ! Rauk ! » Au loin, dans la forêt, les singes hurleurs donnent d'autres récitals. « Trois averses dans la nuit », note Daniel Guiral sur le pluviomètre enregistreur. Vite, il part siphonner sur son ordinateur portable les données des limnigraphes qui enregistrent les niveaux de la mare.

Dès l'aurore, nous filons à la rame par les chenaux arborés. Trois fois par jour, l'hydrobiologiste mesure aussi en des points précis la teneur de l'eau en oxygène. « Au petit matin, elle est minimale. Car ces voiles verts, des microalgues, en sommeil la nuit, ont

tout absorbé en respirant. » À midi et le soir, nous vérifions l'effet de la photosynthèse. Captant la lumière au zénith, les algues doublent ou triplent le taux d'oxygène !

À chaque station, Daniel prélève encore un échantillon d'eau et de plancton qu'il poste pour analyse à des laboratoires de Montpellier ou Paris. Il plonge d'autres flacons à même le marigot dans son incubateur flottant, protégé des caïmans par des grilles d'acier... Un fait est acquis : « L'eau du marais est acide et peu oxygénée. Quand on met en aquarium les poissons pêchés ici, ils claquent d'embolie gazeuse. » Entre les racines chevelues d'un moutouchi, un couple de cichlidés tilapias fait front, face à nos pagaies. Ces poissons gardent farouchement leur territoire. Dans la mare, encore bien basse, des millions d'alevins frétilent. « Ils attendent la crue pour se répandre à travers le marais, jusqu'aux plus lointains cours d'eau d'Amazonie. »

Que mangent-ils, en attendant ? Daniel me montre les arbres crépis de fientes blanches. « Jusqu'en octobre, ces moutouchis étaient peuplés de hérons. Qui ne pêchent pas ►

Les caïmans gardent les couvées, les oiseaux nourrissent le marigot de leurs fientes.

POUR FILMER,
l'équipe de Luc
Riolon déploie
tout un arsenal
de caméras
téléguidées et
autres caissons
subaquatiques.

Luc Riolon



Aggour Le Guant

► ici, pas si bêtes! Mais leurs fientes, enrichies par les poissons qu'ils collectent à cent kilomètres à la ronde, fertilisent toute la chaîne alimentaire, des microalgues aux poissons et aux caïmans... Quand la mare débordera, les alevins partiront remplacer au large leurs parents, dont les restes, recyclés, les ont nourris dans la mare! Ainsi, en gardant les couvées, les caïmans ne font qu'assurer la pérennité de leurs festins!»

La chaleur monte. Sous le tapis de nénuphars, le grand caïman émerge par instants, pour prendre un bol d'air. Dès qu'il ouvre un œil, de gros taons velus s'y collent pour sucer son sang. Pour deux à trois mois, les oiseaux résidents ont repris leurs droits. Des escadrilles d'hoatzins réoccupent les moutouchis d'où les aigrettes les avaient chassés. La talève azurée arpente les nénuphars. Un couple de canards musqués nage en farfouillant. Dans leur sillage, le jacana, «oiseau Jésus» aux doigts démesurés, trotte sur l'eau,



Luc Riolon



Caméra cachée au marigot

Bientôt diffusé sur France 2, le documentaire de Luc Riolon, produit par Brigitte Surugue, de l'IRD, est un exploit humain et technique. Des semaines entières, il pleut des cordes. Dix chercheurs et cinéastes tassent leurs hamacs et leur matériel sur la plateforme de 24 m². Pour filmer les caïmans sous l'eau, «jusqu'à dans la gueule», Gérard Sergent, «bricoleur de génie», immerge ses «paluches» subaquatiques et ses projecteurs au bout de longues perches. Entre autres scoops, le film montre un caïman adulte happant un jeune entre ses crocs. Face aux hérons

nocturnes, les cinéastes redoublent d'invention et de patience: nuit et jour, ils se relaient, cachés dans la verdure à 100 m des colonies, éclairées par infrarouge. De leur rège flottante, ils dirigent à distance les caméras qui zooment sur les nichées. Emballés par cette moisson d'images, les chercheurs de l'IRD rêvent d'installer à demeure des caméras télécommandées. Elles leur permettraient de suivre le marigot depuis leur labo, et même de convier au spectacle les «écotouristes» de la réserve de Kaw!

M. S.

AUTOUR DU CANOT des explorateurs (à gauche), les caïmans grouillent comme nulle part ailleurs en Amérique. Certains ouvrent la gueule si on leur jette un poisson...



de feuille en feuille, happant les animalcules. Soir et matin, le même toucan solitaire, les mêmes couples de perroquets amazoniens survolent. Dans la réserve de Kaw, Bertrand Goguillon, le conservateur, a dénombré 183 espèces, dont 150 nicheuses.

C'est décidé: le radeau, prévu pour une année, restera au moins un an de plus.

Pour remonter l'histoire du marais, Daniel veut y prélever des carottes de sédiments longues de 50 mètres, puis les dater avec ses collègues du Laboratoire de climatologie et de glaciologie de Grenoble. Il ne serait pas étonné de trouver sous la tourbe des restes de paléovivants. «Au bord de l'océan, la mangrove d'aujourd'hui n'est-elle pas le marais de demain?»

L'hélico est revenu nous prendre. Laissant le radeau à la garde des caïmans, nous survolons de nouveau le tapis vert cru du «pri-pri», flottant sur les eaux invisibles. Nous grimpons sec, pour franchir la barre chevelue de la montagne de Kaw. Fumante de vapeurs, astellée de corolles roses, la sylvie cache d'autres mystères. Sa flore et sa faune, dit-on, sont d'une richesse fabuleuse. Benoît me présente Kaw, village endormi sur un banc de sable au bord du marais. Aucune voiture, aucun avion n'y mène. Une soixantaine de descendants de Créoles et de Noirs marrons (les descendants d'esclaves échappés) y écumant la rivière en pirogue. À la maison de la réserve, ils observent sur écran, fascinés, les caïmans filmés dans la mare. Dans la rivière, il y a des lustres qu'on n'en a pas vus d'aussi gros!

Début décembre, la pluie tombe enfin dru et sans répit. Un nouveau cycle annuel s'amorce. En douze mois à peine, le radeau de l'IRD a permis d'aligner une montagne de découvertes. «Depuis 1998, cette zone humide d'importance mondiale (convention Ramsar) est classée réserve naturelle, rappelle Daniel Guiral. Elle était reconnue, mais non connue. Faute d'inventaire, on ignorait ce qu'on protégeait. Maintenant, on sait qu'on avait bien raison!»



Parmi les 25 espèces inventoriées par l'ichtyologue François Meunier, ce féroce «patagai» est un prédateur de petits poissons. Il est lui-même la proie du caïman, superprédateur.

L'Écotourisme amazonien
Guyane

Dans une Réserve Naturelle, paradis amazonien, un carbet flottant nous héberge dans un décor grandiose. La nuit venue, le faisceau de projecteurs croise les yeux rouges des caïmans. Au petit matin, une seule envie: Rester!

8 jours/7 nuits: Découverte en Liberté.

598 €/pers sur la base de 4 adultes hors aéroport... Inclusive

- Le circuit oiseaux et caïmans sur le Marais de Kaw en pirogue et carbet flottant,
- La découverte Fleuve-Forêt sur les rives de l'Approuague en pension complète,
- L'accès et la visite du Baigne des îles de Salut, la visite du Centre Spatial et du Parc animalier.
- Un hébergement (5 nuits) en Hotel 2*,
- Une voiture cat A, Kms illimités.

JAL VOYAGES
BP 1102 - 97344 Cayenne Cedex
Tél : 0594 31 48 30 - Fax : 0594 30 11 01
e-mail : jal@jal-voyages.com
Site : www.jal-voyages.com